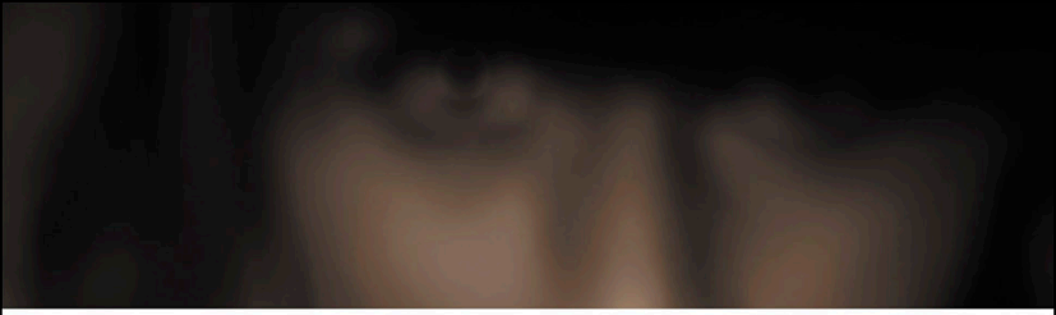
OMBRES NOIRES

ANDREÏ RUBANOV

Ciel orange



OMBRES NOIRES

Andreï Rubanov, journaliste et ancien taulard, est actuellement une personnalité littéraire très en vogue en Russie depuis la publication en 2006 de son premier roman sur le monde carcéral. *Ciel orange* a été sélectionné pour le prix du best-seller national russe.

Ciel orange

«On avait l'impression d'apporter son obole à l'histoire du capitalisme russe au berceau ; au développement de la culture de consommation. Cela sentait le beau, le vertueux business. Ne restait qu'à trouver de l'argent.»

Dans le Moscou consumériste des années 90, Matveï Matveev, chef d'entreprise heureux en amour, propriétaire d'un luxueux appartement et d'une automobile dernier cri, suscite bien des convoitises. Les apparences, pourtant, sont trompeuses. Financièrement aux abois, Matveï emprunte de l'argent à un politicien véreux et à son associé. Peu de temps après, il disparaît. Décidée à retrouver son époux, la belle et raffinée Marina engage le capitaine de police Plombov qui, en vieux roublard, va démêler les ficelles des jalousies exacerbées et de la vengeance facile.

Roman débridé, *Ciel orange* met en scène des personnages plus vrais que nature, dans un Moscou implacable et résolument tourné vers une nouvelle ère économique.

13-1 Couverture : Lauriane Tiberghien d'après une photo © mbbirdy / Vetta / Getty Images

Ciel orange

Andreï Rubanov

Ciel orange

Traduit du russe par Yves Gauthier

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Nelly Bernard

Titre original :
Zhizn' Udalas'
© by Andreï Rubanov, 2008, 2010.
Avec l'accord de Goumen & Smirnova Literary Agency
(www.gragency.com)
Pour la traduction française
© Ombres noires, 2013.
ISBN : 978-2-0812-7767-0

Première partie

1

Parti

— Bien compris ? demanda Matveï.

— Oui.

— Alors répète encore un coup.

— Bon, dit Marina en soupirant. J'ai deux téléphones. Je les garde en permanence. Le premier ne sonne jamais, mais si ça arrive (ce qui est rare) je réponds que tu t'es absenté pour un moment, je demande qui c'est, je note tous les trucs pratiques et je coupe. Le deuxième sonne souvent mais je ne décroche que si c'est Dénouillev qui s'affiche. Sinon, je relève les appels entrants…

— Et si Saitout appelle ?

— Saitout, je l'écoute bien sagement, et trêve de tchatche.

— Et tu sais faire ça, toi, la trêve de tchatche ?

— Bien sûr que oui.

Matveï se tapota les narines du bout des doigts, renifla et cligna des yeux comme s'il sniffait de la coke. En vérité, la réalité l'excitait beaucoup plus que n'importe quelle dope artificielle, à commencer par la coke, ce stimulant prestigieux pour les idiots qui n'y connaissaient rien dans l'art du prestige.

— On n'a rien oublié ?

— Non. Tu finiras peut-être par me dire où tu vas ?

— Pas possible. Pardonne-moi. Moi-même je n'y vois pas clair.

Il marqua un silence.

— Bon, j'y vais.

— Minute. On ne s'est pas tout dit. Tu m'aimes ?

— Je n'ai pas le choix.

Il est bête, pensa Marina, mais alors d'un bête ! Un rendez-vous important, qu'il dit… Ça se donne des grands airs, ça ressort les souvenirs de jeunesse, genre début des nineties, ça fait le fier, le coq. Ça se met la pression, ça angoisse. Mais c'est une fausse peur, je le vois bien à ses yeux. Si j'en crois mon intuition féminine, il n'y a aucun danger à l'horizon. C'est bon signe.

En femme accomplie qu'elle était, à 35 ans, elle avait confiance en elle-même. Tant qu'à croire à quelque chose, elle préférait que ce soit à son propre feeling, forgé dans la souffrance, et qui ne la trompait jamais.

Sinon qui croire ? Qui, quoi, en quoi ? Le prince charmant ? Ne la faites pas rire. L'amour ? L'avenir radieux ? Le succès ? La prospérité ? L'égalité des chances ? Elle a déjà vu ça quelque part, merci, elle connaît…

Il lui laissa sur le cou un baiser de lèvres sèches et passa le seuil en refermant doucement la porte en fer.

Il sortit de l'immeuble. Frissonna. Du ciel bas de novembre tombait une eau qui tirait déjà sur la neige.

Il regarda autour de lui (vieille habitude), mais rien ne menaçait ni sa bourse ni sa vie. Il monta dans une spacieuse berline de la Société des Moteurs Bavarois, mit la musique en marche sur un lecteur de la Compagnie Japonaise des Winners, et vroum.

Il se passe quelque chose, se dit-il. Quelque chose est en train de changer. Il y a comme un mur indéfinissable qui s'élève. Plus je vis, plus les réalités qui m'entourent me résistent. J'éprouve de plus en plus de peine à faire ce qui me semblait si facile auparavant. Rien ne m'excite dans cette grisaille. Rien pour le bonheur de mes yeux. L'âge, peut-être ?

L'âge, tu parles, seulement 40 ans…

Une fois dans sa voiture, il se sentit mieux. Soulagé. Comme toujours. Dès qu'il se retrouva dans sa prison de cuir, de vitres

teintées et de matière plastique où le moindre bouton murmurait « Presse-moi… », où la moindre pédale et manette suppliait « Appuie ! Allume ! Active ! », dès lors il sentit son cou et ses genoux se détendre, et les ailes de son nez retomber, un peu.

Ma voiture. Mon tas de ferraille bien astiqué.

Né introverti, il aimait la solitude et préférait la réflexion, l'observation, le silence. Sa voiture était une coquille où il faisait bon se lover. Et puis Matveï Matveïev se considérait comme un vrai gars des nineties. Il ne se voyait pas vivre sans voiture. Voilà quinze ans que cette belle mécanique étincelante aux sièges de cuir et au moteur rugissant représentait à ses yeux ce qu'il y avait de plus important, de plus utile, de plus sérieux. Il la regardait à la fois comme un fétiche, un grigri, un moyen et une fin, une cause et un prétexte. Je me passerais de pain, d'accord, mais pas d'essence ! Oui, c'était à peu près ça.

Avec l'âge, les chevaux-vapeur et les courbes chromées le laissaient de plus en plus froid, mais ce n'était pas encore le désamour, peut-être même qu'au contraire sa flamme grandissait toujours mais qu'il avait le cœur endurci d'une carapace, à l'extérieur, noire et cornée, une carapace qui se forme souvent chez les quadras. Seule une balle pourrait la fendre. N'importe quel poète vous le dira, n'importe quel mec des nineties.

En poète authentique et vrai mec qu'il était – vrai de chez vrai – il appuya sur le champignon, s'enfila sur le ruban gris de la chaussée, s'inséra, accéléra, doubla, dépassa, coupa, réaccéléra, pour de bon cette fois, plein pot.

En route, dans la circulation, alors qu'il jouait des pédales et caressait le volant qui flattait ses doigts, il fut pris d'une tristesse insondable, très russe comme tristesse. Sans doute était-ce la même mélancolie, la même langueur existentielle qui avait tourmenté le preux Élie de Mourom [1] durant les trente-trois années

1. Élie de Mourom est un héros slave, un Bogatyr, chevalier errant du Moyen Âge. Très malade, il ne put marcher avant l'âge de 33 ans, avant d'acquérir une force surhumaine après sa guérison.

qu'il passa couché sur le manteau d'un poêle. Un vague à l'âme diffus, d'ordre général. Que dois-je faire ? À quoi bon ? Et eux tous, là, qui travaillent autour de moi, pourquoi se donnent-ils toute cette peine ? Mieux vaudrait s'arrêter, non ? S'arrêter, ralentir, laisser les manettes, les volants, les manches à balai, les barres, les écrans d'ordinateur, les chaînes de montage, les chantiers, les bureaux, les essaims de fonctionnaires, et sombrer pour un quart de siècle dans le coton d'un nirvana slave ? Accomplir cet acte de purification qu'on appelle si justement « revenir à soi » ? S'abandonner à sa mémoire, se tailler un chemin en ligne droite du passé au présent, puis, après seulement, aller de l'avant ?

Non, se disait Matveï à chaque fois qu'il pensait ainsi. Et de pousser un petit rire amer. Personne n'ira s'allonger sur le manteau douillet d'un poêle, personne ne s'adonnera aux bienfaits de la somnolence. Personne ne prendra un temps de répit. Interdit. Il faut courir, agir, fonctionner, construire des immeubles, engendrer des fils, planter des arbres, transformer le monde. Et puis faire de l'argent. Personne ne s'arrêtera. C'est flippant. Oubliée, cette règle essentielle de physique selon laquelle un mouvement qui s'arrête libère de l'énergie.

À ce point de sa réflexion, Matveï eut envie d'éclater. De rire ou en sanglots, il ne savait trop.

De toute façon, tu seras bientôt arrivé. Et là-bas, on t'arrêtera. Pour sûr.

On t'arrêtera, vieille branche, on t'arrêtera, Matveï Matveïev. Tu dois de l'argent, alors on t'arrêtera.

Il avait déjà retrouvé son calme et son état normal quand il embraya sur la quatrième pour traverser les derniers quartiers de la ville.

Il aurait pu enclencher la cinquième pour passer de la route au ciel mais son téléphone sonna. Saleté de machine, qui l'empêchait toujours d'envoyer le monde se faire voir là où était sa vraie place.

Oui, c'est moi.

Oui, exact.

Oui, c'est bien spécifié dans tous les papiers. Pas *champagne,* mais *mousseux.* Parce que le vrai champagne, on ne le fait qu'en terre de Champagne et il ne coûte pas moins de dix-huit euros la bouteille. Côté goût, entre nous, il est couci-couça. Je vous le dis franchement. Pour trois cinquante, vous n'aurez que du mousseux.

Oui, c'est presque du champagne. Même contenance, même forme de bouteille. Le bouchon qui pète, la mousse qui monte, les petites bulles et tout le tralala. Mais ce n'est pas du champagne. Hein ? De quoi ? *Mousseux,* que je vous dis. Même chose dans les contrats.

Oui, c'est une question de principe. Du moins pour moi, en tant qu'importateur. J'achète du mousseux en France et je vous vends du mousseux. Vendez-le comme bon vous plaira. Vendez-le pour du champagne français si ça vous chante. Mais je vous le vends pour du mousseux, alors j'écris mousseux dans les contrats.

Non, ce n'est pas du champagne. C'est du vin qui pique. Exactement comme du champagne. Tout à fait. Juste une différence de prix. Et de prestige. Ça vous est égal, à moi pas. Naturellement. C'est bien pour ça que je suis toujours en vie. Bien sûr. Pas de problème. Non, je ne les referai pas. Comme vous voudrez. Résiliez, si le cœur vous en dit. Du mousseux c'est du mousseux, et du champagne c'est du champagne. Voyez-vous, ça fait quinze ans que je suis sur le marché. Je vous l'accorde, personne ne vit aussi longtemps. Mais si j'ai survécu, c'est parce que je vends le mousseux pour du mousseux, et le champagne pour du champagne. Hein ? Bien sûr. Au revoir… Bien le bonjour à votre dame… Pareillement… Oui, c'est presque du champagne. Mais pas du champagne, non, pas du champagne ! C'est ça. Sans discussion. Bien sûr. Quoi ? Oui, ça c'est possible. Bien sûr, faites. Personne n'en saura rien. Ben, parce que tout le monde s'en fiche. Y a un proverbe en Amérique : « La loi

c'est un poteau, impossible à enjamber, mais facile à contourner. » Vous avez vu le film *Training Day,* j'espère ? Eh bien, il y a une phrase géniale dedans, j'adore carrément : « Qui a pigé le système mérite la liberté ! » Vous comprenez ce que je veux dire, hein ? Oui, c'est exactement ça. Non, vous notez ce que vous voulez dans vos bordereaux à vous, et moi je remplirai les miens réglo. Vous écrivez : champagne, entre parenthèses mousseux, et moi : mousseux, entre parenthèses champagne. Et tout le monde est content. Comment ? Oui. Comme le disent les chefs de guerre tchétchènes : « Y a pas de quoi couper roupettes. » Oui. Bien sûr. Tout le plaisir est pour moi… Pareillement… Vous aussi… Au revoir…

Bien parlé, pensa-t-il. Correct comme discours. Et argumenté. Convaincant. J'ai fini par apprendre, dieu merci. En quinze ans de business. Maintenant je convaincrais n'importe qui de n'importe quoi.

La couleur du ciel – blanchâtre, concentrée – faisait écho aux rectangles blêmes des barres d'habitation et aux reflets pâles du bitume. Monochrome, déprimant, l'automne agonisait lentement sur la ville en cédant la place à l'hiver.

L'hiver prenait son temps ; l'automne aussi.

Du reste, rien n'était pressé dans ce coin du monde, tout allait son train, tranquille. À la tiédeur succédait le froid, inexorablement, à la joie le sommeil, indolent, glauque, à la vie la mort, inéluctablement. Un ordre immuable, instauré pour toujours, mais pas par nous ; non, pas par nous.

L'agonie automnale apportait son content de tracas à la ville et aux hommes. Cols relevés, parapluies ouverts, écharpes, épaules basses des messieurs, regard sans énergie des dames, feux allumés des voitures, tristesse nerveuse unanime, envie unanime de pousser la première porte éclairée du premier débit de boissons venu et d'en siffler une ou deux ; histoire de se remonter un peu, tout de même.

Une ambiance de déprime, de défaite, prenait le dessus. Bientôt la neige.

Pour l'heure, c'était partout le règne de l'automne glacial, noir et gris. Il s'abattait tantôt en pluies lourdes et verticales, tantôt en tourbillons capricieux de tempêtes de neige d'autant plus méchantes qu'elles étaient précoces ; puis, soudain, tout fondait, l'humidité s'évaporait, proscrite, le soleil, généreux, perçait à travers des nuages miraculeusement échevelés, il folâtrait sur les dômes et les flèches, la moirure des gratte-ciel. Des flaques d'eau énormes. Les branches des arbres lançaient des gouttelettes, tels des diamants.

Précieuses grimaces du temps. Novembre à Moscou. Début du troisième millénaire.

2

Purement komsomol

Il était une fois, pour qui l'ignore, un immense pays : l'Union soviétique.

Une superpuissance.

Alias : URSS, Sovieterie, Soviet-Land, Empire du Mal, Soviet Union, Russia (se lit Râsha).

Au début des années 1970, dans ce pays, le seul moyen qu'avait un jeune citadin diplômé de se faire un tant soit peu d'argent était de s'enrôler dans les grands chantiers du Nord.

D'inépuisables richesses attendaient leur heure dans les terribles déserts du froid, dans la toundra, la taïga. Pétrole, gaz, métaux précieux, diamants et compagnie. Toute la table de Mendeleïev [1] se trouvait contenue sous une solide carapace de pierre et de glace. De vaillants géologues en avaient découvert les gisements, et leurs chefs, puis les chefs de leurs chefs, puis les chefs de tous les chefs – les dirigeants du pays – avaient décidé de les extraire coûte que coûte au nom du communisme et du bonheur de l'humanité progressiste.

Mais qui allait creuser, construire ? Où trouver les hommes ? Comment attirer la main-d'œuvre vers ces contrées où des gelées terrifiantes brillaient comme des couteaux en hiver, et où des nuées d'insectes bouffaient tout ce qu'il y avait de vivant en été ? Comment mettre sous la tente des hommes et des femmes

1. Dmitri Mendeleïev, chimiste russe du XIXe siècle, principalement connu pour son travail sur la classification périodique des éléments.

énergiques, capables et solides, en les arrachant à des villes relativement confortables et bien nourries ? Comment les faire migrer vers des montagnes et des forêts glaciales ?

La jeunesse active ne brûlait guère de rejoindre les chantiers du Nord.

Il fallut donc l'appâter par l'argent. Tout en déployant au passage une campagne idéologique des plus puissantes. La superpuissance disposait de la meilleure machine idéologique du monde entier, extraordinairement efficace, réglée comme une horloge, servie par les plus grands talents, poètes, écrivains, cinéastes, peintres et compositeurs. Une machine qui ne tombait jamais en panne. Les techniques publicitaires et politiques de l'Occident étaient des jeux d'enfant par rapport au gigantesque aspirateur qui conditionnait non stop trois cent trente millions de cerveaux.

Journaux et revues sortirent simultanément dans des milliers d'agglomérations avec des reportages alléchants et des photos super : des engins pas possibles à roues géantes fonçaient à travers la toundra et la taïga, conduits par des gars sympas en sarraus flambant neufs et casques étincelants.

Vive la voie Magistrale Baïkal-Amour [1]. Vive Ourengoï. Vive le Yamal. Vive Orenbourg. Vive la mise en valeur de la Sibérie et de l'Extrême-Orient soviétique.

De joyeuses chansonnettes envahirent les ondes à la gloire de la BAM.

Où les gars sont habiles, je suis. Où les affiches disent *En avant !* je suis. Où le peuple chante le travail, je suis aussi.

Younost – la jeunesse –, revue culturelle d'avant-garde, publia *Prime du Nord*, long poème d'Evtouchenko.

On appelait à bâtir des cités enchantées. On promettait des perspectives, des émotions, c'était exaltant.

1. La Magistrale Baïkal-Amour, dite le BAM, est une ligne ferroviaire russe traversant la Sibérie et l'Extrême-Orient.

Prime du Nord évoquait entre autres des « accréditifs à la pelle », c'est-à-dire des travellers pour dix mille roubles soviétiques nouveaux.

Façon d'insinuer qu'on venait enfin de découvrir un chemin – escarpé – entre le socialisme et le capitalisme : si tu veux être riche, va là où il fait moins cinquante, extrais du minerai, et tu auras tout ce qu'il faut.

En 1971, Matveï Matveïev père avait 25 ans. À son actif : le service militaire, des études à l'École supérieure des Chemins de fer, un diplôme avec mention, une thèse de doctorant, une carte au Parti et deux publications scientifiques. Un deux-pièces à la périphérie de Moscou. Jeunesse, force, énergie, charme. Une jeune épouse et le petit Matveïev junior.

Et voilà qu'un beau jour ce petit papa débutant abandonne sa thèse pourtant pleine de promesses et signe pour le grand départ.

Pour le BAM.

Plus tard (pas souvent, mais toujours à-propos), la mère de Matveï junior citerait la phrase orgueilleuse de son père : « Mon pays me donnera toujours de quoi gagner mon pain. » Ce qui l'avait marquée, aussi, c'étaient les récits sans fin de son mari qui, revenant tous les six mois, lui parlait du percement du légendaire tunnel du Nord-Mouïski, le chantier le plus complexe de toute l'histoire mondiale des travaux géotechniques.

— Tu sais, il arrivait toujours frais, hâlé par le vent, plein aux as, une bouteille de cognac dans ses bagages. Il courait Moscou, achetait des livres, des disques, faisait les théâtres, me traînait partout avec lui et toute une bande de copains, tous plus géniaux et ivrognes les uns que les autres… Et toujours en quête de cartouches, de devons, d'hameçons… Il sentait le feu de forêt… Pas les braises de barbecue, non, pas ces petits feux tout confort, mais plutôt la flamme…

Comment c'était, là-bas, au BAM, Matveï Matveïev junior n'en savait rien et sa maman non plus. Ne restaient que des lettres et des photos noir et blanc : des bonshommes barbus

comme c'est pas dieu permis, en coupe-vent, qui rigolent bras dessus, bras dessous, sur fond de rochers pointus et de cèdres centenaires. Restaient des bandes magnétiques et quelques livres aux pages fripées.

Puis plus rien. Fichu, le père. Accident, disait le procès-verbal. Ses amis parlaient d'une avalanche de pierres. On rapporta le corps à la veuve dans un cercueil plombé. Le même jour : crémation solennelle aux frais de la compagnie, une espèce de médaille posthume au nom du gouvernement, un truc du syndicat et une couronne de la part du Parti.

Un point c'est tout.

Plus rien.

Le petit Matveï avait 3 ans. Sa mère était seule maintenant.

Elle ne refit pas sa vie, préférant retrouver son mari en la personne de son fils.

Intello, joyeux drille, guitariste et alpiniste, le papa du petit Matveï relevait de la mythologie ; sa mère n'en parlait pas autrement qu'avec un doux soupir. À l'en croire, Matveïev père avait été une tête brûlée romantique, d'un tempérament titanesque, infatigable et intrépide.

Comme Matveï devait le comprendre plus tard, en songeant à la suite des générations, son père s'était retrouvé totalement dans le romantisme soviétique des années 1960. Les romans d'avant-garde d'Efremov, le cinéma de Khoutsiev, les chansons de Vizbor. Positiviste et réaliste, voilà ce qu'il était. Désireux de jouir de la vie sous n'importe quel étendard. Comme tout homme robuste, énergique, talentueux, il voulait bien gagner sa vie, pratiquer des loisirs actifs, escalader les montagnes, nager dans la mer, aller au restau avec sa jeune et belle épouse. Bien joué Matveïev. Un homme moderne, un fils de son temps. Il vécut avec panache, bourlingua dans un immense pays, s'en mit plein les yeux, profita, gratta tant qu'il put les cordes de sa guitare devant des feux de camp. Hurla des couplets de libre penseur. Flamba, tomba une jolie fille, douce et modeste, lui fit un enfant. Une vie courte, mais une vie réussie.

Ainsi naquit un culte au sein de la famille. Les portraits du père – jeune, charmeur, barbu, l'œil vrillant l'objectif, avec son immuable col roulé de grosse maille à la Hemingway – figuraient dans cinq endroits différents, cuisine et couloir compris. Une sorte de mémorial apparut, spontanément, dans un coin de la salle de séjour qui fut ensuite octroyée à Matveï fils (le jour vint où l'on fit chambre à part : la grande pièce au garçon, la petite à sa maman). Là trônait un magnétophone à bobines que l'on trouvait par dizaines : Vyssotski, Okoudjava, Galitch, Vizbor, Matveïev… Avec aussi le propre phonogramme de papa, deux chansons de sa composition qu'il interprétait lui-même à la guitare. Plus haut, quelques livres sur une étagère : *L'Arc de triomphe, Les Îles océaniques…*

Fantomatique, impalpable, le père était partout, et prenait une part des plus actives à la vie de famille. « Tu es comme ton père. » « Ton père n'aurait pas fait ça. » « Ça n'aurait pas plu à ton père. »

Il faut dire que Matveï junior ne mettait guère de zèle à justifier les espoirs de sa mère. Pas le moindre talent à l'horizon, et passage *in extremis* dans chaque classe supérieure, à peine au-dessus de la moyenne. À l'école primaire, ses maîtres le tenaient pour un enfant ordinaire. Le temps allant, toutefois, l'on vit grandir la popularité de ce garçon au triple nom digne d'une blague : Matveï Matveïevitch Matveïev. Les élèves des grandes classes, ces rudes lascars qui avaient moustache et poil au menton, adoraient l'apostropher dans l'escalier :

— Ohé, Triplette, ça va comment, Triplette ?

Pour des ado-sovieticus de 15 ans, le surnom de Matveï renvoyait à l'archétype de l'eau de Cologne russe dite *Trois en une*, ou Triplette, mi-bistouille, mi-parfum, que les alcoolos soviétiques consommaient par voie orale.

— Ohé, Triplette ! criaient les ados en voyant le môme de 10 ans traîner son cartable de la classe de maths à celle de géo, hé ! Triplette, dis ton nom en entier qu'on rigole un peu !

11

Épilogue

Matveï volait sous le ciel orange – sous le ciel, dans le ciel, à travers lui – en contemplant les espaces étonnants, les fonds magiques, les essences irisées. Il planait et tournait, tantôt accélérant, perçant les mondes, tantôt gravitant sans fin à chaque point où il se fixait. Des arpèges surprenants de musique féerique vibraient en lui comme autour de lui, ordonnant le tout en systèmes harmonieux aussitôt réduits au chaos.

Il était libre et heureux, parvenu à la fin de ses peines et à l'équilibre accompli.

Il savait qu'il allait rencontrer son père, joie qu'il goûtait d'avance.

Il savait qu'il ne verrait jamais plus Kirill Batelov surnommé Cactus, et n'en concevait aucun regret.

Il savait qu'il laissait là, sur cette rive, sa femme Marina et sa mère, mais ne s'en trouvait guère affecté.

La mort supplante la vie, c'est ainsi. Ce n'est pas grave. C'est normal.

— Tu es mort, lui dit-on. Tu es mort cette nuit…

La voix résonnait dans son crâne comme un écho sourd et sans fin. C'était une voix basse au timbre singulier, agréable et rassurant. Nul doute que son propriétaire, quel qu'il fût, vouait à son interlocuteur une profonde sympathie.

Alors Matveï, éclatant de rire :

— Arrêtez avec ça. Je connais la chanson.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELON000102.N001
Dépôt légal : février 2013